

Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 37 (1945)
Heft: 8

Artikel: Le mouvement ouvrier et sa contribution à la culture
Autor: Neumann, Hans
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-384437>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le mouvement ouvrier et sa contribution à la culture*

Par *Hans Neumann.*

Renouvelant une tradition déjà ancienne, des milliers de travailleurs ont défilé aujourd'hui dans les rues de nos cités industrielles. Sur les bannières et les transparents balancés au rythme de la marche des foules ouvrières, on pouvait lire les mots qui disent leur conviction en un avenir meilleur. Mais ces mots exprimaient aussi les soucis du présent, rappelaient les tâches qui doivent être résolues maintenant : amélioration des salaires, compensation complète du renchérissement, diminution de la durée du travail, augmentation des loisirs. Ce sont certainement les mots d'ordre demandant la *sécurité de l'emploi* et de l'existence qui exprimaient l'*inquiétude* la plus profonde et la plus immédiate des travailleurs. Toutes ces revendications étaient avant tout d'ordre matériel. Ce cortège pouvait donc donner l'impression que les organisations syndicales et politiques du mouvement ouvrier ne se préoccupent que d'améliorer la situation matérielle des salariés. Mais céder à une telle conclusion, ce serait traduire une ignorance profonde de la condition des travailleurs au début de la révolution industrielle. En 1834, le pasteur Rohrdorf, de Seen, constatait que les enfants de sa paroisse travaillaient jusqu'à dix-huit heures par jour dans les fabriques de textiles. Dans nombre d'autres villages, la situation n'était guère meilleure. De 5 heures à 21 h. 30, et parfois même des nuits entières, enfants et adultes étaient confinés dans l'air vicié des filatures. En 1883, un ouvrier tisserand zurichois gagnait 1 fr. 30 par jour à un moment où le prix du pain s'établissait à 36 ct. le kilo. D'autres gagnaient moins encore. Mais ces quelques touches suffisent pour donner une idée du sombre tableau que présentait alors la classe ouvrière, victime du surmenage, en proie à la misère, démoralisée. Il est évident que des hommes astreints à un travail aussi pénible et aussi long n'avaient ni la force, ni le goût, ni le temps de lire, d'entendre des conférences ou de participer de quelque manière que ce fût à la vie de l'esprit. Les deux éléments essentiels au développement spirituel manquaient : les *loisirs* et un *revenu* qui permît de satisfaire d'autres besoins que des besoins purement matériels. Depuis lors, les conditions de travail ont considérablement changé. Des centaines de milliers de travailleurs bénéficient aujourd'hui de la journée de huit heures pour laquelle les syndicats ont si longtemps combattu. Cette amélioration, les travailleurs l'ont emportée de haute lutte. Mais ces combats incessants et les sacrifices personnels

* Allocution prononcée le 1^{er} mai 1945 à l'émetteur de Beromünster.

exigés par un *idéal collectif* ont éveillé les forces intellectuelles et morales des travailleurs. Nombre d'entre eux ont appris à penser, à surmonter leur indifférence, à suivre les commandements de la *solidarité*. La classe travailleuse a pris conscience d'elle-même au cours de cette lutte pour la dignité de l'homme. Le degré de culture des travailleurs s'est élevé dans la mesure où leurs conditions matérielles s'amélioraient. La consommation d'*alcool*, loin de s'accroître comme d'aucuns le craignaient, a baissé parallèlement à la réduction de la durée du travail. La célébration de la « Saint-Lundi » n'est plus qu'un lointain et tragique souvenir. La vie familiale a bénéficié de l'augmentation des salaires et des loisirs; les maladies et la tuberculose ont diminué. Herman Greulich, l'un des pionniers du mouvement ouvrier — qui, après avoir été le témoin de la misère des travailleurs, a été celui de leur accès à des conditions d'existence plus dignes — a écrit: « Dans le domaine de la culture, une grande tâche, la *plus grande* peut-être de notre temps, incombe aux syndicats. Pour le moment, il est vrai, il ne s'agit encore que d'améliorer la situation matérielle, de réduire la durée du travail, d'augmenter les salaires, etc. Mais ce but atteint, c'est alors qu'une vie nouvelle et supérieure commencera pour l'individu, qui pourra alors surmonter les conceptions basses qui sont le lot des misérables et des opprimés. »

Comment les travailleurs ont-ils utilisés les loisirs enfin obtenus? Nous avons déjà donné à entendre que le développement des institutions d'*entraide* des organisations ouvrières a stimulé l'activité intellectuelle des travailleurs. Dès lors, ils doivent administrer eux-mêmes leurs associations, étudier les problèmes économiques, la législation du travail, se familiariser avec les assurances sociales. A cette école, et aidés par les organes de l'éducation ouvrière, ils acquièrent une somme souvent non négligeable de connaissances pratiques. Le travailleur se soumet de plein gré à la discipline de son organisation, il endosse des responsabilités, il apprend à distinguer les relations de cause à effet; il a progressivement une vue synthétique des choses. Les organisations ouvrières ont instauré un système démocratique d'éducation. Les travailleurs ont fondé, pour utiliser utilement leurs loisirs, des sociétés diverses; elles sont certainement l'un des effets les plus heureux de la diminution de la durée du travail. Je pense avant tout aux sociétés de gymnastique créées par les sociétés du Grütli pour faire contrepoids à la lassante monotonie du travail quotidien. Depuis lors, d'autres sports sont apparus. Tandis que la Satus, société de sport ouvrier dont les sections travaillent dans toutes les régions du pays, s'occupe avant tout de culture physique, la Société des Amis de la Nature s'applique à faire connaître aux travailleurs les beautés naturelles. Il va sans dire que le sport ouvrier n'a pas pour objet de former des « champions » en de malsaines compétitions; il s'efforce avant tout de développer harmonieusement les forces physiques et l'esprit d'équipe, d'augmenter la joie

de vivre, sans négliger les besoins spirituels et les principes du mouvement ouvrier. Une âme saine dans un corps sain, telle est sa devise. Le mouvement ouvrier s'efforce aussi d'assurer aux travailleurs, aux ménagères également, de véritables et réconfortantes *vacances*. Les syndicats et les coopératives exploitent des maisons de vacances. Les Amis de la Nature ont ouvert des homes, des chalets et des cabanes. Ce début est prometteur.

Sans vouloir idéaliser le travailleur moderne, nous pouvons dire avec fierté que le nombre de ceux pour lesquels, malgré un travail astreignant et de pesants soucis, la *vie spirituelle et l'activité intellectuelle* sont des réalités, est fort respectable. Un ouvrier m'écrivait il y a quelques jours: « Les bibliothèques sont l'université du travailleur. » En fait, des milliers d'entre eux puisent leurs connaissances dans les livres. Cent septante bibliothèques ouvrières leur ouvrent les portes du monde de l'esprit. Quelque 180 000 volumes circulent chaque année. La statistique des prêts montre nettement l'état d'interdépendance entre la curiosité intellectuelle des travailleurs et leur situation sociale. L'accroissement de la durée du travail provoque automatiquement une diminution du nombre des livres en circulation. Les salariés des classes inférieures de revenu lisent moins, de manière générale, que ceux des classes supérieures. L'ampleur des loisirs et le revenu influencent donc de manière essentielle les possibilités de développement intellectuel. Parmi les institutions d'entraide de la classe ouvrière, mentionnons aussi la *Guilde du Livre Gutenberg*. Elle a permis à des dizaines de milliers de travailleurs de se constituer une bibliothèque personnelle où sont représentés les plus grands noms de notre littérature nationale et de la littérature mondiale. La Guilde a rendu au peuple des écrivains qui lui appartiennent, Jérémias Gotthelf, par exemple; elle a facilité la publication d'œuvres de jeunes auteurs. Il convient aussi de dire quelques mots des *sociétés ouvrières de chant*. Leurs productions, qui disent la solidarité et l'amitié, accompagnent les fêtes du mouvement ouvrier. Ces sociétés ouvrent aux travailleurs, aux auditeurs comme aux exécutants le monde de la grande musique, monde qui leur est souvent difficilement accessible, pour des raisons économiques surtout. Rappelons aussi les représentations théâtrales, les concerts, les matinées littéraires organisés par les commissions d'éducation ouvrière. Il ne faut pas, cependant, que cette énumération nous fasse oublier que les soucis matériels et une durée du travail encore trop longue empêchent les travailleurs d'avoir la part qui leur revient des biens de la culture. Un trop grand nombre d'entre eux doivent passer à la maison les quelques jours de vacances qui leur sont octroyés — quand ils le sont! Ils n'ont pas l'argent nécessaire pour suivre ce beau mot d'ordre: « Va, apprend à connaître ton pays! » Trop souvent, des prix d'entrée trop élevés leur ferment l'accès des salles de concert et des théâtres. Ils n'ont pas les moyens d'acquérir la formation qui leur permettrait de poursuivre par eux-mêmes leur

éducation intellectuelle. En ce 1^{er} mai, nous devons nous convaincre que d'innombrables ouvriers ne bénéficient pas encore des conditions qui, seules, peuvent assurer une vie plus digne de l'homme, enrichie par les valeurs de l'esprit et le contact avec les beautés de l'art vrai.

Culture ouvrière n'est pas seulement synonyme d'utilisation rationnelle des loisirs. Toute vraie culture est fondée sur une foi, sur des convictions, sur la force de caractère, la fidélité à de nobles principes. C'est pourquoi les nombreuses conférences organisées par les commissions d'éducation ouvrière, les cours de la Centrale d'éducation ouvrière et les cercles d'études ne se préoccupent pas seulement de donner aux travailleurs des connaissances pratiques; ils s'efforcent aussi de développer les *qualités morales*. Ce sont ces qualités-là, la volonté de justice sociale, qui manquent à notre époque, et non pas tant les connaissances scientifiques. La connaissance ne devient constructive, elle n'a de sens qu'à la condition d'être mise au service de la collectivité, du *bien général*. C'est pourquoi les efforts de l'éducation ouvrière sont déterminés par les buts mêmes du mouvement ouvrier. Nous sommes bien convaincus que le renouvellement social n'est pas seulement, n'est même pas en premier lieu une question de puissance, qu'il ne dépend pas avant tout de la prise du pouvoir. Ce renouvellement exige des hommes qui sachent penser *par eux-mêmes*, des hommes qui ont du caractère, une foi qui les entraîne à agir sur le social. Sans ces forces morales, aucun mouvement de masse, le mouvement ouvrier pas plus qu'un autre, ne peut obtenir des succès et des résultats durables. C'est pourquoi l'éducation ouvrière veut contribuer à faire en sorte que le nouvel ordre social dispose aussi des forces morales sans lesquelles il ne peut être viable, sans lesquelles il ne peut que dégénérer. Au renouvellement de l'ordre économique doit correspondre un renouvellement spirituel. Nous verrons alors apparaître un nouveau type de travailleur, aussi différent de celui d'aujourd'hui que ce dernier, si conscient qu'il soit des grandes tâches qui l'attendent, est différent de l'esclave du début de l'ère industrielle.

Bibliographie.

A. Ferrière. Maison d'enfants de l'après-guerre. A la Baconnière.

Destiné à servir de guide aux futurs éducateurs des enfants meurtris par la guerre, cet opuscule résume si magistralement les problèmes de la pédiatrie et de la pédagogie qu'il mériterait d'être lu par tous les gens appelés à vivre avec des enfants, maîtres d'école ou parents. M. Ferrière y a inclus non seulement un plan complet d'éducation conforme aux principes de la pédagogie moderne: communauté des adultes et des enfants, self-government (gouvernement des enfants pas eux-mêmes), coopérative scolaire, école active, éducation morale, mais encore un abrégé des connaissances actuelles touchant la psychologie de l'enfant et de l'adolescent. Il ne néglige pas l'hygiène et l'alimen-